

PIOTR RAWICZ

**Bloc-notes  
d'un contre-  
révolutionnaire  
ou  
La gueule de bois**

*nrf*

GALLIMARD









***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.***

**© Éditions Gallimard, 1969.**

*L'eau qui bout imagine...*

Levé comme d'habitude vers deux heures de l'après-midi, mal réveillé, voulant préparer mon thé « matinal », j'ai oublié la bouilloire sur le réchaud à gaz.

L'eau s'est mise à bouillonner en chantant, en sifflant, en hurlant avec fureur : elle était sûre d'être la première eau, dès le début de la création, à laquelle arrivait cette aventure inédite, extraordinaire, cosmique, surnaturelle : celle de bouillir.

Mais non, ma belle ! Tu es cataloguée.

Une partie de la nuit précédente je l'ai passée dans la cour et les amphithéâtres de la Sorbonne.

*Serge D. (un philosophe d'origine russe) :*

« Interdit d'interdire ! » — Ils continueront à écrire ces belles paroles pendant un temps : une semaine, deux semaines, trois semaines, et ils s'en

lasseront. Le dernier, celui qui sera un peu moins fatigué que les autres ajoutera le troisième chaînon de la phrase : « Interdit d'interdire d'interdire... » Et nous nagerons tous en pleine interdiction. Il se peut que ce dernier, le moins fatigué, soit un Chinois. Peut-être même M. Mao en personne?

Dans la cour de la Sorbonne le portrait de Trotski. Celui de son grand ami Lénine. Celui de leur brillant disciple et reconnaissant héritier Staline. Les portraits de MM. Mao et Castro. Mais où sont les portraits d'André Breton, de Jarry, de Lautréamont et, pourquoi pas, celui du marquis de Sade?

Disons que Breton, Jarry, Lautréamont, Tzara et le marquis de Sade n'ont pas besoin de portraits dans ces parages.

Le « langage-hurlement », le hurlement tout court prend sa revanche sur le langage articulé. Cette revanche ne sera pas de longue durée. Malheureusement.

A la Faculté de droit, dans le grand amphithéâtre, un monsieur quinquagénaire, lunettes, cheveux en brosse, dont on me dit qu'il est normalien, critique de télévision, éditorialiste d'un quotidien de Paris et romancier (je n'ai jamais rien lu de lui, mais cela ne prouve rien) — cherche désespérément à s'insérer, à s'intégrer dans ce magma juvénile en ébullition. Il parle à la tribune et essaye d'épouser toutes les ornières de leur pensée ou plutôt de leur non-pensée, de leur anti-pensée; de se noyer dans



leur biologie. Le spectacle est attristant. Un impuissant peut mimer l'orgasme mais non le vivre. Leurs explosions, leurs aspérités, il les exprime à coup de subjonctifs dans un langage châtié, civilisé, élégant, tout en rondeurs. Quel divorce entre la forme et ce contenu qui, pour rester fidèle à lui-même, devrait pouvoir se passer de toute forme... ce qui est impossible! Une expérience qui aimerait à tout prix se muer en une non-expérience, mais qui n'y parvient pas.

Un étudiant demande si Brasillach n'était pas, lui aussi, un « révolutionnaire de l'esprit ». La réponse de l'orateur : on venait de fusiller, pendant l'occupation, cent otages. Je suis tombé par hasard sur un article de Brasillach qui trouvait que ce nombre n'était pas suffisant. Un autre de mes amis Drieu la Rochelle, — il était supérieur à Brasillach comme écrivain — a eu la noblesse et l'élégance de se punir lui-même.

*Alejandro S. (juriste sud-américain, émigré politique, établi à Paris depuis quinze ans) :*

Qui ne préfère pas un étudiant à un flic?! Je suis comme les autres. Je préfère les étudiants. Ils sont beaux, jeunes, nobles, vibrants, imaginatifs, géniaux. Les flics sont lourdauds, salopards, lâches, tortionnaires, au service de la répression, au service du plus fort. Comment peut-on donc choisir un métier pareil?!

Sous tous les régimes sous lesquels il me fut donné de vivre j'ai eu maille à partir avec les flics.

Je le raconte volontiers à mes amis. Ces souvenirs flattent ma vanité. Mais je me méfie un peu de la facilité de ce sentiment et de l'unanimité qui règne à ce sujet.

Une vieille femme qui habite du côté de la place de la Contrescarpe m'a raconté qu'un détachement de flics est resté immobile, sans réaction, face à un groupe d'étudiants qui leur crachait au visage, leur lançait des cailloux et des débris. C'était au lendemain d'une de ces dernières manifestations et les flics avaient apparemment reçu l'ordre de « ne pas se laisser provoquer ».

Si cette histoire est vraie, rien à faire : pour une fois je me sens solidaire des flics, contre les étudiants. Contre ceux qui crachent, avec ceux qui, sans broncher, ont supporté les crachats. Ce qui ne change rien, évidemment, à mon attitude générale face aux exactions, aux brutalités qui, d'après bien des témoignages, ont été plus nombreuses du côté de la police, surtout dans des commissariats envers des manifestants et des non-manifestants désarmés.

Je raconte la petite histoire de la vieille femme uniquement dans un but « autopédagogique » : ne tolérer chez soi-même d'hostilité systématique envers aucune catégorie d'humains.

*Le philosophe russe Serge D. :*

« La pensée de Mao »... Je ne connais pas cette pensée pour une raison très simple : faute d'avoir écouté, observé, voire psychanalysé M. Mao, je ne

connais que ses écrits. Or, même des écrivains plus experts et plus subtils que M. Mao ne parviennent pas à exprimer leurs pensées, complètement, à travers leurs écrits. En plus, politicien, dirigeant d'un parti et d'un Etat, M. Mao tient-il tant que cela à dévoiler le fond de sa pensée dans ce qu'il destine à la publication?! Une telle attitude serait pour le moins surprenante. J'espère pour M. Mao qu'il les cache bien, ses pensées. Une d'elles me semble toutefois tout à fait « reconstituable » à travers ce qu'il fait faire ou du moins laisse faire autour de sa personne et de ses pensées « publiques » : il pense certainement que ses pensées sont infiniment plus intéressantes et plus précieuses que celles des autres.

X. :

Un jeune sinologue de mes amis vient de rentrer en France après deux ans de séjour en Chine. La révolution culturelle dans une université provinciale : on attend des consignes de la capitale et on les suit avec plus ou moins de bonheur plutôt à la lettre, textuellement. M. Mao a décrété un jour que tout étudiant devrait disposer d'un tiers de son temps pour flâner, rêvasser, réfléchir... On a créé immédiatement un comité de la Flânerie, un commissariat à la Rêverie... Plus tard, la chose a été abandonnée. D'après mon ami c'était là la seule consigne d'en haut qui a été abandonnée de la sorte.

J'ignore si cette histoire est vraie, car mon ami est farceur et pince-sans-rire.

*L'écrivain juif A.R. :*

Mardi le 7 mai au soir, à Saint-Germain-des-Prés. La rive gauche semble presque vide après les échauffourées d'hier. Comme après une vraie bataille. Des flics et des gamins figés les uns face aux autres se regardent en chiens de faïence. « Contester » la société? Mais même cela, elle ne le mérite pas. On ne saurait « contester » valablement que l'Être lui-même. Et encore. Et d'ailleurs c'est l'Être, c'est le mécanisme de l'Être qu'ils sont en train de « contester » tout en s'imaginant combattre un régime donné. La cécité épaisse et irrémédiable de l'homme qui agit ou qui croit agir.

*Serge D. :*

*L'orgasme est le seul vrai ambassadeur de Dieu en ce bas monde.*

Mon corps ne m'intéresse qu'en tant que potentialité, qu'en tant que dépotoir d'une certaine quantité d'orgasmes à venir. Si on pouvait se débarrasser de ce corps et vivre quand même les orgasmes...

*X. :*

Visite chez un grand éditeur de la rive gauche dans le bureau de l'un de ses directeurs de collection. Le téléphone sonne sans arrêt. Ils étaient en

train de rédiger une motion, un « manifeste » au sujet de la « manifestation » d'hier... à signer par tous les signataires habituels, par tous les stakhanovistes de la signature. On discute de virgules et de points. Convient-il de dire « le mouvement international de la jeunesse » ou bien « le mouvement de la jeunesse des pays »?... Une illusion d'activité, de communion avec le monde... à travers les signatures. Quel piètre succédané! Le tout pour échapper au vide et à la solitude.

Abraham S. est malingre et voûté, il porte des lunettes. Agrégatif de philo, il a déjà été, à vingt-trois ans, marxiste, structuraliste, situationniste. Lors des « événements », il s'est mis à fréquenter la synagogue. Voici le petit conte philosophique, la petite fable qu'il vient de me servir :

— Il y avait une fois un vieux Juif barbu, ma foi fort respectable, passablement monumental mais encore plus passionné. Il serait vain de nier que pas mal d'amour ait habité son cœur. Mais la haine y fut la plus forte. Plutôt « génialoïdal » que génial, il inventa une astuce, je n'ose pas dire « un truc ». Il découvrit un point d'observation de certaines réalités humaines, un point d'observation fort instructif. Mais il prit *pars pro toto*... Malgré de nombreuses précautions verbales — il n'en était pas chiche — le facteur économique — c'était là le fond de sa pensée — il le considérait comme déterminant; tandis que tout de même, tout de

même... pour important qu'il soit, les facteurs bio-, physio-, psycho-logiques et métaphysiques ne sont-ils pas fréquemment autrement décisifs? Mais passons. Il s'appelait — tu t'en doutes déjà — Karl Marx.

Dans sa belle barbe vivait une petite puce nommée Lukács. Elle s'est mise à grandir, à s'instruire et, en grandissant, elle est devenue à son tour un beau vieux Juif barbu fort respectable. C'était — Lukács le marxiste.

Dans sa barbe (mais au fait, M. Lukács porte-t-il une barbe? — passons), dans sa barbe majestueuse... une petite puce nommée Louis Silbertier (« Bête Argentée ») s'est mise à croître, à s'instruire, à prospérer. Elle est devenue — Silbertier le lukacsien, philosophe respectable, homme courtois, un très bon ami. Ne parlons pas de sa barbe. Au fait, il n'en porte pas. Ce qui importe à notre récit, c'est qu'une génération, une portée de « silbertieriens » se lève et s'active déjà, sur le célèbre périmètre entre le café de Flore, la Coupole et la Sixième section de l'Ecole des Hautes Etudes...

Je me fâche contre Abraham S. et contre son historiette. Louis est un homme exquis, généreux et adorable, et je n'aime pas qu'on se paye la tête de mes amis. Mais Abraham S. me tranquillise :

— Je l'aime comme tu l'aimes. Ce que je n'aime pas... ce sont ces appellations dérivées des noms de famille : marxiste, gaulliste, freudien, castriste, léniniste et tutti quanti. Quelque chose me chiffonne, il y a quelque chose d'humiliant... dans ces appellations « idéologiques », dans ces appellations

d'école, dans ces appellations de marque. Mon guru à moi n'est pas encore né.

X. :

Au milieu de la nuit : la Tour hostile (toujours la même), la Tour physiologique chargée d'une force inconnue, ornée de lampions verdâtres, pousse au milieu de la plaine noire, comme une fougère géante sous la main d'un fakir. Faute de projectiles susceptibles d'arrêter cette croissance inexorable et, pour moi, insultante, je me coupe une main et la lance avec mon autre main... pour éteindre le spectacle. Mes yeux, je les lance contre la Tour. Et une jambe. Et les couilles.

C'est un rêve r é e l l e m e n t rêvé. En le notant je pensais à cet immense cimetière caché où reposent tous les songes oubliés dès le début de l'homme et même dès le début de toute vie organique.

Des rapports avec le langage autres que « poétiques » sont stériles et n'ont aucun sens. Répéter une fois de plus : La marquise est sortie... je veux bouffer... je t'aime... à quoi bon? Répéter *once more* : « A quoi bon? » — à quoi bon?

Les « mots » en tant que caricature des « choses ». Le langage en tant que caricature de la chose « vécue », de l'existence.

Et si c'était le contraire?

Par ailleurs : où se trouvent les racines du langage?

« La zone démilitarisée continue à être bombardée. On y construit des fortifications puissantes. »

« Les adeptes de la non-violence ont attaqué la police et incendié de nombreuses boutiques. »

« Les démocraties populaires ne peuvent pas courir les risques de la démocratisation... »

(Phrases glanées au hasard dans les journaux.)

Le langage est gravement malade.

Samedi le 11 mai : il y avait hier des combats de rue. Le téléphone sonne sans arrêt. Chacun cherche les siens et, face aux « événements », n'importe qui aurait honte de sa solitude. Même ceux qui d'habitude en tirent leur gloire. On se blottit l'un contre l'autre, on se serre... Pour lundi on annonce une grève générale.

L'écrivain juif A. R. : au retour du général de Gaulle de Roumanie, son orgueil n'aurait plus connu de limite si les Américains et les Vietnamiens avaient pu se rencontrer dans une France tranquille. C'est le châtiment de Dieu pour ce qu'il a fait à Israël. Sa fin sera noire, semblable à celle de tous les ennemis d'Israël...

A. R. : Les hommes, les hommes... Des mendiants, des miséreux qui cherchent le salut auprès d'autres mendiants aussi miséreux qu'eux-mêmes.



*A. R.*

Mes prières rapetissent, se font mesquines et galeuses. Pourtant, comment vivre sans prière?... Mesquine, étriquée, galeuse... mais prière.

La prière est le ciel vivant que l'on peut toucher de son vivant, une porte par où l'on peut entrer dans une kyrielle de palais qui respirent, qui n'appartiennent plus à notre monde d'en bas.

Et si ton Dieu n'était qu'aveuglement... Qu'importe!

L'eau prête à la terre ses qualités et ses privilèges : la liquidité, l'aquité, la capacité de garder pendant un instant des images; de chatoyer, de miroiter, de refléter des couleurs, de chanter.

La terre ne veut pas restituer le prêt.

*Mon ami S. N. (écrivain d'origine russe) :*

Il arrive que dans une classe le professeur donne aux élèves un devoir de mathématiques très difficile, une équation compliquée. Les forts en thème, les majors de la promotion s'efforcent de trouver une solution à la sueur de leur front... sans résultat. C'est que le problème est insoluble, c'est qu'il y a une erreur dans l'énoncé du problème. Seulement, l'autorité du maître étayant cet énoncé, per-

sonne n'ose imaginer qu'il pourrait y avoir une faute à la base.

Selon S. N. Dieu serait le professeur en question, le problème de maths serait la vie et nous autres les élèves.

*D. U. (un industriel d'origine russe qui fait de fréquents voyages d'affaires dans les pays de l'Est) :*

« Contre la société d'abondance » ! cela veut dire, soyons logiques, « Pour la société de pénurie » !

Rien de plus facile. Il suffirait de faire venir quelques économistes et quelques politiciens des pays de l'Est...

(Le slogan « contre la société d'abondance » a paru, il est vrai, tellement absurde qu'après quelques jours il fut changé, sans qu'on s'en aperçoive, en un autre slogan, moins absurde mais plus fumeux : « Contre la société de consommation » !)

*A. R. récidive :*

La grève générale. Les visages de tous ces petits cons qui jouent les importants grâce à leur « manif ». Qui ne savent pas que leur victoire les rendrait à brève échéance plus pauvres et plus désarmés que toute défaite. Qui, de plus, ignorent que la seule « révolte » valable et justifiée (bien qu'aussi inutile) serait celle contre l'Être, contre Dieu. Que le « social » est secondaire. Qu'il n'est qu'un masque. Leur sperme, les sèves de leur

corps... déterminent entièrement leurs gestes. Faire l'amour ne leur suffit pas : primo cette génération le fait moins bien que la précédente et secundo ce n'est plus interdit de nos jours. On a tout fait pour désacraliser « la chose » et, dans la mesure où l'on a réussi, c'est le vide.

Pas d'autobus et pas de métro. Ceux qui ont leur voiture ou du fric pour un taxi... se déplacent en jubilant et en chantant *l'Internationale*. Un million de « révoltés » dans la rue. Un million de moutons.

Oui, ajoute A. R., mais j'estime les moutons. Ce sont des bêtes qui fréquemment finissent par vous surprendre. Infiniment moins moutonniers que des hommes qui participent à une manifestation de masse.

*Nathalie S. (une orientaliste d'origine russe) :*

Ces gosses (et ces non-gosses) manient des concepts « marxistes » comme des objets signifiants, concrets, palpables. Comme si les mots « classe », « socialisme », « prolétariat », « pouvoir », « démocratie », voire les mots « liberté » et « bonheur » recouvraient un espace sémantique bien délimité, le même pour tous. Ils ne veulent pas voir l'évidence : une dent peut se mettre à faire mal sous n'importe quel régime et il faut apprendre à la soigner. L'université, principalement (bien que non exclusivement), ressemble à un dentiste, un coiffeur, un bon artisan. On va chez le premier pour se faire soigner les dents, chez le deuxième pour

se faire couper les cheveux. On va à l'université pour assimiler une certaine quantité de connaissances et de méthodes... Ces jeunes gens veulent « la politique ». A la bonne heure. Contre le capitalisme! Pour le socialisme! Pourtant personne parmi eux ne sait ce qu'il signifie, ce qu'il a donné dans les pays où les dirigeants s'en réclament... Tous ces « ismes » (et le structuralisme avec) sont comme des lianes qui finissent par immobiliser la liberté, au départ fort limitée, de ces jeunes esprits. Que Dieu les bénisse! Si jeunes et déjà tant d'« ismes »!

J'apprenais, dans le temps, à la Sorbonne la grammaire sanskrite et les textes du Vedanta, sans penser à la politique. J'apprenais auparavant la même chose dans une université « socialiste » en U.R.S.S. Serais-je plus aveugle que tous ces jeunes gens? — Les paradigmes sanskritiques (et même la manière de les apprendre) m'ont paru substantiellement les mêmes ici et là.

#### DÉMYSTIFIER LA VIOLENCE

*Xavier D. (juge en retraite, vieux célibataire, bossu, jouisseur, grand spécialiste de Proust) :*

Démystifier la violence. Ce mot sonne beau. Son contenu ne l'est pas :

La violence en question, la violence dont ils se réclament et qu'ils glorifient qu'est-elle donc?

Il est facile de faire un catalogue, d'énumérer les éléments constitutifs de cette notion. A titre d'exemple :



*nrf*